

Fatma Bucak : le rosier de Damas

Fatma Bucak: The Damask Rose

Anaïs Castro

Numéro 99, printemps 2020

Plantes
Plants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93188ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Esse

ISSN

0831-859X (imprimé)

1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castro, A. (2020). Fatma Bucak : le rosier de Damas / Fatma Bucak: The Damask Rose. *esse arts + opinions*, (99), 48–53.

Flatma

Bucki

le rosier de Damas

De la fin de 2016 au début de 2017, un jardin de roses a poussé dans une structure métallique rectangulaire au centre de la galerie David Winton Bell de l'Université Brown, à Providence, au Rhode Island. Un an plus tard, ce même jardin a été replanté, cette fois dans un grand tas de terre déversé à la Fondation Merz, à Turin, en Italie. Au premier regard, ces actions peuvent faire allusion au land art, une référence romantique aux pratiques autrefois subversives de Walter De Maria, Robert Smithson et Agnes Denes. Mais derrière l'œuvre *Damascus Rose* (2016-) de Fatma Bucak se trouve un récit poétique de courage qui raconte l'histoire d'un vaillant geste de survie.

Au plus fort de la guerre civile syrienne, Bucak a travaillé avec un réseau de collaborateurs anonymes afin de transporter de jeunes boutures de l'iconique *Rosa × damascena* depuis la capitale syrienne jusqu'à la Nouvelle-Angleterre, en passant par le Liban, l'Arabie saoudite, l'Italie et la Turquie. Après une arrivée retardée, seulement 17 des 50 boutures avaient survécu au voyage. Ces survivantes botaniques ont été greffées sur des rosiers « hôtes » pour être ensuite replantées dans l'espace d'exposition à des dizaines de milliers de kilomètres de leur patrie.

Ceux qui ont écrit sur le travail de Bucak se sont empressés de souligner que le périple des rosiers reflète les périlleux voyages, par voie terrestre ou maritime, de millions de migrants à la recherche d'un lieu sûr en terres étrangères. Les retards, les mauvaises manipulations et la destruction des plantes vulnérables sont similaires à la détresse des migrants, qui ont confié leur fortune en péril à la bonne volonté d'étrangers ainsi qu'à une bureaucratie étrangère complexe et souvent inhospitalière. Beaucoup interprètent

le projet comme une façon compliquée de poser une question toute simple : est-il possible de se réenraciner en sol étranger ? Même si ces parallèles métaphoriques existent entre le voyage de la plante et celui des migrants, l'œuvre de Bucak est plus qu'une astuce alambiquée pour attirer l'attention sur leur sort, que l'artiste a par ailleurs déjà documenté avec grande empathie dans plusieurs autres œuvres telles que *De Silencio* et *I Must Say a Word about Fear*. Ce projet découle plutôt d'un examen approfondi du rôle et de la fonction des frontières comme lignes transnationales par une exploration des thèmes de la migration, du déplacement et de la guerre. Au cours de la dernière décennie, Bucak a reçu des bourses et participé à des résidences qui lui ont permis de voyager jusqu'à des frontières controversées partout dans le monde, entre la Turquie et l'Arménie, entre la Turquie et la Syrie, entre le Mexique et les États-Unis et entre le Maroc et le Sahara occidental. Avec sa double citoyenneté – elle détient des passeports turc et italien –, elle possède le privilège de la

Anaïs Castro

Fatma Bucak

So as to find the strength to see, vue d'installation et détail | installation view and detail, Fondation Merz, Turin, 2018.

Photos : Renato Ghiazza, permission de | courtesy of the artist, Pi Artworks, London & Alberto Peola Gallery, Turin

mobilité, qui lui permet de sonder ces thèmes sans restriction. Cela dit, Bucak, qui est née à İskenderun, ville du sud de la Turquie près de la frontière syrienne, a développé une pratique multidisciplinaire caractérisée par d'audacieux actes de courage. Que l'artiste compromette sa sécurité en documentant la frontière États-Unis-Mexique ou qu'elle risque la prison pour avoir dénoncé la propagande et la censure de la presse turque, sa pratique est définie par des gestes poétiques de transgression visant à révéler les mécanismes complexes qui entravent la liberté humaine.

Dans le contexte de *Damascus Rose*, Bucak examine la façon dont la guerre et le conflit transnational affectent l'économie d'un lieu. La culture du rosier de Damas en Syrie et sa distribution en Europe sont largement documentées depuis le 12^e siècle¹. Conséquence de la guerre civile, la fertilité des sols en Syrie s'est détériorée, les champs ont été abandonnés et avec cela, plusieurs cultures se sont perdues. Depuis le début de la guerre en 2011, l'agriculture en Syrie a décliné à un niveau presque apocalyptique². Bucak se rappelle avoir lu un article publié en 2014, trois ans après le début de la guerre, où l'on affirmait que 70 % de la production du rosier de Damas avait été détruite. Elle explique : « Je voulais aborder le sujet à ma façon, en commençant par le sol. Comment transporte-t-on quelque chose de Damas vers un autre pays pour tenter de l'y cultiver³ ? » Le rosier de Damas joue un rôle important dans l'économie de son pays d'origine. Il est utilisé pour la production d'huiles essentielles adoptées par les plus grandes parfumeries, comme ingrédient pour les produits nettoyants ainsi que dans l'industrie alimentaire. Avant la guerre, la culture et la transformation du rosier de Damas formaient une industrie de plusieurs millions de dollars. Faire pousser cette plante est ardu et exige un travail manuel intense ; la production a donc

chuté rapidement lorsque la guerre a éclaté, ce qui profite à d'autres régions productrices en France, au Maroc, en Iran et en Turquie.

D'autre part, Bucak s'intéresse également à la façon dont la guerre affecte le paysage d'un lieu. Symbole pour les résidents de la capitale syrienne, le rosier était jadis répandu à Damas et dans le reste de sa province, où il agrémentait jardins, balcons et bords de routes. Interviewé pour un article intitulé « Syria's Famous Damask Rose Withered by War » publié dans *The Times of Israel*, Abu Bilal, ancien propriétaire d'une distillerie d'huile de rose de la région fermée en 2011, se souvient que « Douma [ville de la Ghouta orientale] sentait la rose, mais empestait maintenant la poudre à canon⁴ ». Quelque chose dans ce projet rappelle aussi le déplacement des plantes durant les expéditions coloniales, ainsi que la collecte et l'entretien de spécimens du monde entier dans des jardins botaniques ostentatoires partout en Europe à la fin du 18^e siècle et durant le 19^e. Pensons notamment aux Jardins botaniques royaux de Kew et à leur rôle significatif dans le développement de la botanique économique et de l'ethnobotanique, deux domaines précurseurs du génie biologique et agricole. En fait, la plupart des roses cultivées en Europe proviennent du rosier de Damas.

Lors d'une conversation avec l'artiste, nous avons discuté d'une potentielle et ultime étape au projet qui consisterait, à la fin de la guerre, à retourner les boutures en Syrie, où elles seraient replantées dans leur lieu d'origine. En traçant la trajectoire de la fleur du Moyen-Orient jusqu'en Europe, Bucak a tenté de souligner une succession historique de violence, violence liée à l'héritage de la botanique. L'espoir émerge toutefois de son projet avec la promesse de la réconciliation, du retour au pays. Grâce à son dense bagage de références, *Damascus Rose* soulève d'importantes questions concernant les notions complexes d'appartenance, de patrie, d'origine.

À propos de *Damascus Rose*, la critique d'art anglaise Philomena Epps écrit : « Ce n'est pas un geste didactique, mais symbolique qui s'inscrit dans les interstices entre les marges du politique et de la poésie⁵. » Avec cet acte de transgression poétique, Bucak montre que l'expérience humaine de la guerre est enchevêtrée aux considérations environnementales et aux politiques sociales de l'agriculture et de la production alimentaire. Sans diminuer l'expérience humaine de la migration ni montrer qui ou quoi que ce soit du doigt, elle défend une perspective plus large sur les conflits transnationaux qui propose une manière essentielle de voir à travers les temps troubles qui sont à venir.

Traduit de l'anglais par **Catherine Barnabé**

1 — À preuve, la plante est notamment mentionnée dans le sonnet CXXX de William Shakespeare.

2 — En 2015, le Centre international de recherche agricole dans les zones arides a évalué la sécurité alimentaire en Syrie et établi que la situation y était périlleuse, si bien qu'il a demandé à placer des échantillons de blé, d'orge et d'herbe dans la Réserve mondiale de semences du Svalbard afin de remplacer les semences endommagées à Alep durant la guerre.

3 — Philomena Epps, « Fatma Bucak: Finding the Strength to See », *Elephant*, 26 mars 2018, <elephant.art/fatma-bucak-finding-strength-see/>. [Trad. libre]

4 — Maher Al Mounes, « Syria's Famous Damask Rose Withered by War », *The Times of Israel*, 17 mai 2016, <www.timesofisrael.com/syrias-famous-damask-rose-withered-by-war/>. [Trad. libre]

5 — Philomena Epps, loc. cit. [Trad. libre]



Fatma Bucak: The Damask Rose

Anaïs Castro

Fatma Bucak

And men turned their faces from there, vue d'installation | installation view, David Winton Bell Gallery, Brown University, Providence, 2017.

Photo : Jesse Banks III, permission de | courtesy of the artist, Pi Artworks, London & Alberto Peola Gallery, Turin



In late 2016 and early 2017, a rose garden grew out of a rectangular metallic structure in the middle of the David Winton Bell Gallery at Brown University in Providence, Rhode Island. A year later, that same garden was replanted, this time in a large pile of soil unloaded at the Merz Foundation in Turin, Italy. Upon first glance, these actions might allude to the expression of Land Art, a romantic reference to the once-subversive practices of Walter De Maria, Robert Smithson, and Agnes Denes. But behind Fatma Bucak's *Damascus Rose* (2016–ongoing) is a poetic story of courage that recounts the tale of a valiant gesture for survival.

At the height of the Syrian Civil War, Bucak worked with a network of anonymous collaborators to move young cuttings of the iconic *rosa damascena* from the Syrian capital to New England, via Lebanon, Saudi Arabia, Italy, and Turkey. After a delayed arrival, only seventeen of the fifty cuttings had survived the journey. These botanic survivors were grafted onto “host” rose plants and then replanted in a gallery space tens of thousands of kilometres from their motherland.

In writing about Bucak's work, people have been quick to point out how the journey of the roses mirrors the perilous journeys of the millions of migrants, by land and sea, to find safe ground on foreign land. The delays, mishandling, and destruction of the vulnerable plants further parallels the plight of migrants who entrusted their imperilled fortunes to the goodwill of strangers and to a complex and often inhospitable foreign bureaucracy. Many interpret the project as a complicated means of begging a simple question: can one be re-rooted on alien soil? Although such metaphoric parallels exist between the journey of the plant and that of the migrant, Bucak's work is more than a sophisticated gimmick to draw attention to the fate of the migrant, which she has already documented with great empathy in several other projects, including *De Silencio* and *I Must Say A Word About Fear*. Rather, her project arises from a thorough examination of the role and function of borders as transnational lines via a continued engagement with themes

of migration, displacement, and war. In the past decade, she has received grants and participated in residencies that have allowed her to travel to contentious borders around the world, between Turkey and Armenia, between Turkey and Syria, between Mexico and the United States, and between Morocco and Western Sahara. As a dual citizen, holding passports from Turkey and Italy, she has the privilege of mobility, enabling her to investigate this theme without restrictions. That being said, Bucak, who was born in Iskenderun, a town in southern Turkey close to the Syrian border, has developed a multidisciplinary practice characterized by repeated daring acts of courage. Whether she is compromising her own safety by documenting the U.S.–Mexico border or risking jail time by calling out the propaganda and censorship of the Turkish press, Bucak's art practice is defined by poetic gestures of transgression aimed at revealing the complex mechanisms that hinder human freedom.

In the context of *Damascus Rose*, Bucak examines how war and transnational conflict affect the economy of a place. The cultivation of the Damask rose in Syria and its distribution in Europe have been largely documented since the twelfth century.¹ As a consequence of the civil war in Syria, the fertility of the country's soil has deteriorated and fields have been abandoned, and with this the loss of cultivation of several vegetables and crops. Since the beginning of the war in 2011, agriculture in Syria has declined to a near apocalyptic level.² Bucak remembers reading an article published in 2014—three years into the war—that stated that seventy percent of the production of Damask roses had been destroyed. She explained, “I wanted to approach the subject in my own way, starting with the soil. What is the process of bringing something from Damascus to another country, and trying to cultivate it?”³ The Damask rose has played an important role in the economy of its country of origin. It has been used in the production of essential oils adopted by high perfumery, as an ingredient in cleaning products, and in the food industry. Before the war, the cultivation and processing of the Damask rose was a multi-million-dollar industry. But growing the plant is arduous and entails intense manual labour; production rapidly dropped with the outbreak of the war, benefiting other producing regions in France, Morocco, Iran, and Turkey.

On another level, Bucak's work also addresses how war affects the landscape of a place. The Damask rose was once a common sight in and around Damascus and its province, gracing gardens, balconies, and roadsides. It was a symbol for residents of Syria's capital. Interviewed for an article titled “Syria's Famous Damask Rose Withered By War” published in *The Times of Israel*, Abu Bilal, a former owner of a rose oil distillery in the region that closed down in 2011, remembers how “Douma [a town of Eastern Ghouta] used to smell of roses, but now it reeks of gunpowder.”⁴ There is also something about this project that recalls the displacement of plants during colonial expeditions and how specimens from all over the world were collected

and cared for in ostentatious botanical gardens across Europe in the late eighteenth century and through the nineteenth century. Notably, we can think of the Royal Botanical Garden at Kew and its significant role in the development of economic botany and ethnobotany, two precursor fields of biological and agricultural engineering. In fact, most European-grown roses derive from the Damask rose.

During a conversation I had with the artist, we discussed a potential and ultimate stage of the project in which the cuttings would be returned to Syria, where they would be replanted in their place of origin at the end of the war. In tracing the trajectory of the flower from the Middle East to Europe, there was an attempt on Bucak's part to underline a historical succession of violence, one connected to the heritage of botany. But there is hope in her project via the promise of reconciliation, of homecoming. And by way of its rich baggage of references, *Damascus Rose* raises important questions related to complex notions of belonging, of homeland, of origin.

In speaking about Fatma Bucak's *Damascus Rose*, the English art critic Philomena Epps wrote, “It is not didactic, but a symbolic gesture, working in the gaps between the margins of the political and the poetic.”⁵ Through a poetic act of transgression, Bucak demonstrates how the human experience of war is entangled with environmental considerations and the social politics of agriculture and food production. Without diminishing the human experience of migration or finger-pointing, she promotes a wider perspective on transnational conflicts that offers a vital way to see through the troubled times ahead. ●

1 — This is proven by multiple mentions most notably in William Shakespeare's *Sonnet CXXX*.

2 — In 2015, the International Center for Agricultural Research in the Dry Areas evaluated the level of food security in Syria and established that the situation was perilous to the extent that a request was placed to the Svalbard Global Seed Vault for samples of wheat, barley, and grass to replace seeds damaged in Aleppo during the war.

3 — Philomena Epps, “Fatma Bucak: Finding the Strength to See,” *Elephant*, March 18, 2018, <<https://elephant.art/fatma-bucak-finding-strength-see/>>.

4 — Maher Al Mounes, “Syria's famous damask rose withered by war,” *The Times of Israel*, May, 17, 2016, <www.timesofisrael.com/syrias-famous-damask-rose-withered-by-war/>.

5 — Epps, “Fatma Bucak.”